



XVII

La Patrie

La maison où nous sommes nés, le pays où nous avons été élevés, les lieux, où jeunes enfants, nous primes nos joyeux ébats, cet arbre que nous vîmes naître, ce pré où pour la première fois nous cueillîmes des marguerites et des violettes : combien il nous est doux de les revoir ! Quel plaisir d'y retourner après en être demeurés éloignés quelque temps ! Oh ! la patrie ! elle renferme des souvenirs si doux ! Elle nourrit vivants et elle recouvre morts nos parents, les compagnons de nos premiers jeux, nos connaissances, nos amis : là, nous entendons parler le langage avec lequel notre mère consola nos premières souffrances, nous apprit à nommer notre père et cet autre Père qui est dans les cieux ; le langage par lequel notre langue à peine déliée caressa les auteurs de nos jours ; le langage dans lequel nous reçûmes les premiers conseils, les premiers enseignements, les premières paroles d'affection et de tendresse. Oh ! qu'il est donc naturel l'amour de la patrie ! Il n'est pas jusqu'aux hirondelles qui, des climats lointains où elles passèrent l'hiver, ne reviennent fidèlement au nid qui les vit naître.

Mais jamais on ne ressent si bien l'amour de la patrie que lorsqu'on a été contraint de s'en éloigner. Ne vous est-il ja-

mais arrivé de rester quelque temps hors de votre pays natal\* et surtout séparé de vos parents ? Comme, à votre retour, le cœur vous battait fort ! Comme votre regard devançait impatiemment vos pas pour apercevoir la flèche de votre clocher, ou la croix qui le surmonte\* ! Et maintenant songez à ceux qui en sont séparés par les montagnes et par les mers, peut-être pour des années et des années. Ne jamais plus voir de visages connus, ne jamais plus rencontrer ses amis, ses parents, le bon curé auquel nous demandâmes tant de fois, jadis, un avis ou un bon conseil ; ne plus jamais accourir, au son de la cloche, dans notre église pour y louer Dieu et l'invoquer !

Oh ! comme alors, de loin, le regard se fixe sur les montagnes ou sur le ciel du côté de notre chère patrie ! Quel prix revêt à nos yeux le moindre objet qui nous rappelle le souvenir de la patrie !

J'ai éprouvé ce sentiment douloureux, et quand j'entendais quelqu'un parler la langue de mon pays, le cœur me battait comme si j'eusse entendu parler de mon propre père. Et quand sous des climats rigoureux,\* je vis croître un mûrier, avec quelle sorte de tendresse j'em brassai et je baisai cet arbre dont les longues allées sont une des beautés et des richesses des campagnes de ma patrie.

Oh ! malheureux est celui qui est arraché de force à sa patrie ! Enfants, si vous rencontrez quelque exilé,\* gardez-vous bien de l'insulter, mais plutôt plaignez-le, assistez-le ; faites qu'il trouve en votre pays une autre patrie, d'autres frères, en compensation des frères et de la patrie qu'il dut quitter et qu'il chérissait tant.

Et nous, aimons bien notre patrie, aimons ce ciel si riant, ce climat tempéré, ce sol si fécond, ce langage si clair et si beau parlé par tant de citoyens unis avec nous dans l'amour de la commune patrie, dans les souffrances, dans les joies et dans l'espérance !  
(D'après CANTU).